

**Les mots du secret Le vocabulaire de la dissimulation et
du contrôle de l'information dans l'Europe du Sud, entre
Moyen Âge et époque moderne**

Agnès Delage

► **To cite this version:**

Agnès Delage. Les mots du secret Le vocabulaire de la dissimulation et du contrôle de l'information dans l'Europe du Sud, entre Moyen Âge et époque moderne. Cahiers d'Etudes Romanes, Centre aixois d'études romanes, 2015, Les mots du politique, pp.273-288. 10.4000/etudesromanes.4887. hal-01455751

HAL Id: hal-01455751

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01455751>

Submitted on 3 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les mots du secret

Le vocabulaire de la dissimulation et du contrôle de l'information dans l'Europe du Sud, entre Moyen Âge et époque moderne

Agnès Delage



Édition électronique

URL : <http://etudesromanes.revues.org/4887>

DOI : [10.4000/etudesromanes.4887](https://doi.org/10.4000/etudesromanes.4887)

ISSN : 2271-1465

Éditeur

Centre aixois d'études romanes de l'université d'Aix-Marseille

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 273-288

ISBN : 979-10-320-0004-5

ISSN : 0180-684X

Ce document vous est offert par Aix
Marseille Université



Référence électronique

Agnès Delage, « Les mots du secret », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 30 | 2015, mis en ligne le 14 avril 2016, consulté le 03 février 2017. URL : <http://etudesromanes.revues.org/4887> ; DOI : [10.4000/etudesromanes.4887](https://doi.org/10.4000/etudesromanes.4887)



Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les mots du secret

Le vocabulaire de la dissimulation et du contrôle de l'information dans l'Europe du Sud, entre Moyen Âge et époque moderne

Agnès Delage

Aix-Marseille Université, CAER EA 854

Résumé

Cet article analyse les reconfigurations sémantiques du lexique et des mots du secret en usage dans l'Europe du Sud entre le Moyen Âge et l'époque moderne. En partant des approches récentes du secret et de la dissimulation dans un contexte contemporain de revendication d'un « droit au secret », nous analysons comment l'historiographie actuelle des XVI^e et XVII^e siècles aborde une histoire longue des régimes de positivité du secret en Europe. En partant de l'époque pré-moderne, nous étudions les mots qui désignent un usage légitime et bénéfique du secret au Moyen Âge et la formulation d'une normativité du secret, entendue comme une technique de don et de mise en partage de l'information et de l'intimité. Cette économie du don est profondément remaniée à l'époque moderne et nous analysons comment le sémantisme politique des *arcana imperii* surdétermine désormais le lexique du secret, tout en ouvrant un nouveau régime de positivité, dans lequel le secret devient un espace de protection nécessaire des droits des individus et de l'autonomie critique de la pensée.

Mots-clés : secret, dissimulation, partage du secret, lexique, Moyen Âge, historiographie moderne, *arcana imperii*, philosophie politique et morale, transparence, démocratie.

Les études récentes consacrées aux discours, aux représentations et aux pratiques du secret à l'époque moderne ont eu généralement tendance à envisager le sémantisme du secret dans son articulation avec une logique de dissimulation, dans le sillage du projet machiavélien ouvert par *Le Prince*, qui consistait à voir dans « la vérité effective des choses » l'empire absolu de la falsification et de l'occultation à tous les étages des pratiques de pouvoir. Dans le domaine hispanique, Fernando de la Flor a ainsi exploré l'existence d'un

imaginaire baroque du secret tout entier placé sous l'emprise de ce que Baltasar Gracián avait allégorisé dans le *Criticón* comme « el italiano proceder », une manière italienne, qui est une « passion froide », c'est-à-dire une dynamique « de lo que permanentemente se oculta, de lo que engaña y disimula¹ ». À l'échelle européenne, du point de vue de la philosophie politique, Jean-Pierre Cavaillé mène depuis plusieurs années une analyse du champ du secret qui approfondit la compréhension de l'enchâssement entre simulatio/dissimulatio à l'époque moderne et les engendrement successifs du secret et de la tromperie politique, du secret d'État et du mensonge d'État². Ces travaux d'histoire littéraire et d'histoire de la pensée décrivent l'émergence la logique moderne du secret comme une circularité nouvelle entre la rétention de l'information et l'œuvre de mystification du mensonge par omission. De la sorte, ils inscrivent le champ conceptuel moderne du secret dans une forte surdétermination de l'héritage machiavélien et ils entretiennent de ce fait depuis peu une contiguïté nouvelle avec un courant important de la philosophie politique contemporaine, qui interroge une homologie possible entre la tyrannie du secret telle qu'elle a été pensée par les théoriciens de la Raison d'État et une forme de tyrannie contemporaine pourtant inverse, véhiculée par l'impératif démocratique de transparence absolue des pratiques sociales et politiques³.

Le secret à l'âge moderne Relectures contemporaines dans un contexte d'idéologie de la transparence

Dans un ouvrage d'entretiens avec Maurizio Ferrandis publié en 1997 en italien sous le titre *Il gusto del segreto* et encore inédit en français, J. Derrida avait défendu de manière inaugurale le droit au secret comme une sorte d'envers du régime de transparence démocratique, en restaurant, contre le « droit de savoir », une forme, également démocratique, de réserve :

J'ai un mouvement de crainte ou de terreur devant un espace politique, par exemple, un espace public que ne ferait pas de place au secret. Pour moi, c'est

-
- 1 F. De La Flor, *Pasiones frías. Secreto y simulación en el Barroco hispano*, Madrid, Marcial Pons, 2006, p. 14.
 - 2 J.-P. Cavaillé, *Dis/simulations. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto, Religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002.
 - 3 V. Sorrentino, *Il potere invisibile. Il segreto e la menzogna nella politica contemporanea*, Bari, Edizioni Dedalo, 2011. « Secret privé et secret politique », *Revue Cités*, 26, Paris, PUF, 2006.

tout de suite le devenir-totalitaire de la démocratie que d'exiger de chacun qu'il mette tout sur la place publique et qu'il n'y ait pas de for intérieur⁴.

Le secret acquiert là une positivité qui n'est pas celle de l'efficacité pragmatique du secret d'état machiavélien, mais celle de la garantie de liberté individuelle du sujet politique dans l'espace public démocratique⁵. Cette défense récente du secret en contexte démocratique, réactive néanmoins une problématique philosophique ancienne: celle de la licéité du secret, qui visait à déterminer des usages légitimes de la dissimulation. En la matière, l'héritage issu de la période moderne et l'abondante littérature concernant « l'honnête dissimulation », se trouvent actualisés dans un contexte radicalement différent: celui d'un devoir de résistance dans un devenir-totalitaire potentiel de la démocratie constitutionnelle ultra-libérale contemporaine⁶. Comme l'a observé Charles-Yves Zarka, dans des sociétés dominées par une « idéologie de la transparence⁷ », la culture et les analyses produites aux XVI^e et XVII^e siècles pour définir des régimes de légitimité nécessaire du secret peuvent offrir à la philosophie politique contemporaine un espace de remise en question de l'hégémonie d'une *doxa* de la transparence.

Car c'est bien l'anéantissement d'une culture occidentale du secret assimilée à une forme de despotisme du Léviathan étatique, qui est apparu au cours de la dernière décennie comme l'un des enjeux politiques et philosophiques majeurs de la révolution des technologies du numérique. Deux des figures les plus médiatiques de cette révolution numérique, Mark Zuckerberg, fondateur de *Facebook* et Julian Assange, créateur de *Wikileaks*, ont prophétisé l'avènement imminent d'une mise à mort du secret, aussi bien à l'échelle individuelle de la vie privée, que pour les pratiques de pouvoir qui relèvent du secret d'État. À des niveaux complémentaires, les deux hommes incarnent la volonté d'organiser un

4 Cet ouvrage publié en italien, puis traduit en anglais et en espagnol, est actuellement inédit en français. J. Derrida, M. Ferrandis, *Il gusto del segreto*, Laterza, 1997. Sur l'approche menée par Derrida du secret dans son oeuvre et dans ses séminaires, voir: G. Michaud, *Tenir au secret* (Derrida, Blanchot), Paris, Galilée, 2006.

5 J.-C. Milner, *La politique des choses, Court traité politique 1*, Paris, Éditions Verdier, 2011.

6 M. Hardt, T. Negri, *Empire*, Paris, Ed. Exils Essais, 2000. Éric Duhamel, « Secret et Démocratie », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 58, 2000, p. 77-80.

7 C'est aussi la position d'Yves-Charles Zarka: « Le plus inquiétant est que l'idéologie de la transparence est aujourd'hui souvent liée à l'idée de démocratie. Comme si le progrès de la démocratisation était corrélatif de l'extension de la transparence et du recul du secret. Mais qui ne voit que cette démocratie ressemblerait à un cachot sans murs ni verrous, un cachot étendu à la société entière, et la vie de l'homme démocratique à un enfer? Ce qu'il s'agit de remettre en cause, ce n'est pas la transparence, mais l'idéologie, l'abus, le règne de la transparence, ce qui est très différent. » Y.-C. Zarka, « Éditorial », *Revue Cités*, 2006 (n° 26), p. 3-6.

assaut terminal contre la culture du secret, grâce à la divulgation volontaire de documents intimes ou par la publication illégale de documents sur internet qui viole la souveraineté de l'État. Cette fin du contrôle de l'information individuelle ou institutionnelle signerait l'avènement d'un monde meilleur, porteur d'une nouvelle éthique de la transparence et d'un nouveau modèle de société fondé sur la transparence relationnelle⁸. Alors que M. Zuckerberg a déclaré « privacy is dead », J. Assange a fait des technologies numériques le levier d'un « deuxième âge démocratique », dont la puissance d'émancipation serait pour lui comparable à celle que l'on accorde à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg à l'encontre de la souveraineté absolutiste⁹. Cette idée tend à se diffuser et conduit certains intellectuels à prendre résolument le parti de la transparence, à critiquer les « nouveaux Tartuffe de la Raison d'État », c'est-à-dire les démocrates conservateurs trouvant « la mariée numérique d'une beauté trop vulgaire. Trop indiscreète. »¹⁰ Tartuffe, Gutenberg, Léviathan, on le voit, les références historiques du discours contemporain sur l'éthique de la transparence se formulent dans un renvoi à l'époque moderne, qui figure métaphoriquement comme le moment matriciel d'un nouveau rapport au secret et à l'exercice du pouvoir, au fondement même de la construction de l'état moderne.

En effet, comme l'a analysé Michel Senellart, en approfondissant les thèses classiques d'Ernst Kantorowicz, l'époque moderne voit s'accomplir un basculement inédit entre une culture médiévale du secret entendu comme mystère et, à partir du XVI^e siècle, des pratiques politiques du secret comprises comme techniques de cryptage et d'occultation¹¹. Par des séries de glissements sémantiques progressifs, le champ discursif du secret cesse donc progressivement aux XVI^e et XVII^e siècles d'être inscrit dans un mystère ineffable qui s'entoure de silence, pour être appréhendé dans un registre stratégique de préservation et de protection de l'information. Dans ces représentations émergentes d'une nouvelle technologie du secret, les stratagèmes, qui se situent du côté de la tromperie et de la ruse, constituent un usage perverti des techniques de

8 Voir à ce sujet : « La transparence gouvernementale », *Revue Internationale des Sciences Administratives*, Vol. 78, 2012/1, 196 p. *La communication transparente. Organisations, communication et transparence*, Colloque international, LASCO-Université Catholique de Louvain-IHECS, Bruxelles, 21-22 novembre 2013, à paraître.

9 Entretien entre J. Assange et P. Singer, « Changer le monde/mode d'emploi », *Philosophie Magazine*, 55, Paris, novembre 2011.

10 Y. Moulrier Boutang, A. Kyrou, « WikiLeaks ou les nouveaux Tartuffes de la raison d'État », *Multitudes*, 4/43, 2010, p. 9.

11 M. Senellart, « Mystères, secrets, stratagèmes », *Les arts de gouverner. Du régime médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995, p. 249-259.

cryptage, détournées à des fins tyranniques. C'est précisément lorsque le sens mystique du secret est supplanté par une signification stratégique de contrôle, que la réflexion philosophique et politique autour du secret se concentre sur les conditions de régulation du secret et sur les modalités de son partage.

Les études historiques actuelles qui analysent l'émergence de la figure de l'*occultissimo homo* et l'inflation de l'imaginaire du secret dans la société d'Ancien Régime sont profondément marquées par ce contexte contemporain de réaction critique au régime démocratique de contrôle par la transparence. Nombre d'historiens ou de philosophes politiques spécialistes de l'époque moderne assument souvent explicitement la même inquiétude philosophique que celle que formulait Jacques Derrida face à la dilution contemporaine de la légitimité du secret et le même doute méthodique face à « l'illusion de la démocratisation absolue¹² ». Dans ses derniers travaux, Jean-Pierre Cavaillé a ainsi fortement relié sa propre approche historique du secret dans l'Europe moderne à un effort critique contre ce qu'il identifie comme une actuelle « injonction de transparence¹³ ». Il a pour sa part tendance à mettre en concurrence frontale les régimes discursifs du secret à l'époque moderne et contemporaine, pour déjouer les impensés et les angles morts de notre nouvelle culture politique, rappelant ainsi

l'intérêt qu'il peut y avoir à se pencher sur la littérature de la première modernité, d'abord parce qu'elle présente une taxinomie et une axiologie des pratiques de déception et d'occultation infiniment plus riches et attentives que ne le sont la plupart des analyses contemporaines¹⁴.

L'ouverture critique sur le contemporain peut néanmoins se penser d'une manière moins clivée, dans le sens où il ne s'agirait pas de prendre en défaut les mystifications du présent dans les rets des supposées vérités du passé, mais d'ouvrir de manière plus complexe des régimes multiples d'actualisation du passé dans notre présent. C'est là précisément que se situe le pari théorique revendiqué par Christian Jouhaud dans *Sauver le Grand-Siècle. Présence et transmission du passé*¹⁵. Cet ouvrage propose un manifeste en

12 T. Menissier, « WikiLeaks, notre conscience? Politique, philosophie et vérité à l'époque des médias innovants », intervention à l'invitation des 15^e Rencontres d'Internet d'Autrans, Autrans, 12 janvier 2011.

13 J.-P. Cavaillé, « La face cachée de l'injonction de transparence », *Les Dossiers du Grihl [En ligne]*, *Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Secret et mensonge. Essais et comptes rendus*. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/6212>; DOI : 10.4000/dossiersgrihl.6212

14 *Op. cit.*

15 C. Jouhaud, *Sauver le Grand-Siècle. Présence et transmission du passé*. Paris, Seuil, 2007.

faveur d'une approche historique qui investit le xvii^e avec le souci épistémologique de le faire répondre à une urgence du présent, de le « sauver » l'amenant à produire un « effet de présence », dans la production d'un effet d'intelligibilité renouvelée du contemporain. Christian Jouhaud défend là une manière benjaminienne d'aborder le monumental Grand Siècle, pour déconstruire les grands récits historiographiques étayant la patrimonialisation nationale du xvii^e siècle français.

Cette volonté de partir à la recherche de ce qui échappe à la monumentalisation historiographique du Grand Siècle nous a paru une démarche particulièrement féconde pour aborder tout ce qui, dans la culture du secret moderne aux xvi^e et xvii^e siècles, se soustrait à la grille d'analyse de l'analyse de la Raison d'État et au couple *simulatio/dissimulatio*. Sans jamais remettre en cause sa pertinence, il nous a cependant semblé utile de montrer comment la fascination baroque pour le secret entendu comme cryptage et mensonge intègre néanmoins une histoire longue des régimes de positivité du secret. De la sorte, il est possible de « sauver », au sens épistémologique que C. Jouhaud confère à ce terme, c'est-à-dire de réactualiser une culture du secret capable d'entrer en dialogue avec les débats actuels sur le « droit au secret », en contexte d'injonction démocratique de transparence.

Le partage du secret dans le lexique médiéval de l'aire romane

En partant d'une étude extensive des termes qui configurent en Europe le lexique du secret dans l'aire romane, nous avons proposé, dans un ouvrage collectif, *Le partage du secret. Cultures du dévoilement et de l'occultation en Europe, du Moyen Âge à l'époque moderne*¹⁶, un travail de sémantique historique qui fait apparaître dans l'aire luso-espagnole une dualité consubstantielle au secret au Moyen Âge, irréductible au binôme moderne *simulatio/dissimulatio*. En effet, dans le lexique espagnol médiéval, il existe deux mots pour désigner le secret : *secreto*, qui s'est conservé dans la langue actuelle et *poridad*, qui a disparu dans son usage courant au début du xvi^e siècle. Le mot *secreto*, comme le français *secret*, est issu du mot latin *secretum* de même sens et il s'est maintenu sous sa forme savante en français et en espagnol, alors qu'il aurait dû donner respectivement *segret* ou *segredo*. Les formes de *segré* ou *segreiz*, sont d'ailleurs attestées en ancien français. En portugais, c'est au contraire la forme populaire,

16 B. Darbord, A. Delage, *Le partage du secret. Cultures du dévoilement et de l'occultation en Europe, du Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, A. Colin, 2013.

segredo qui s'est imposée, alors que l'italien a produit *segreto*. Cette apparence savante du signifiant en français et en espagnol et son évolution adaptée en italien et portugais dévoilent déjà les grandes lignes de ses traits sémantiques. La « séparation » apparaît dans la racine indo-européenne **krei* (séparer) d'où découlent en latin *cernere* (infinitif), *cretum* (supin). Le préfixe dit aussi la séparation (*se-*): séparer le vrai du faux, le bon du mauvais.

En revanche, le mot *poridad* a subi pour sa part une évolution plus complexe à partir du latin : venant de *puritas*, il a été probablement influencé par un calque de l'arabe et il désigne quant à lui le secret comme partage d'une information « pure », c'est-à-dire préservée de tout mensonge et de toute dissimulation. Le *segreto* renvoyant plutôt à la dynamique inverse : la mise à l'écart, la rétention volontaire d'une information et *in fine* l'exclusion d'un tiers dans une opération de partage de savoir. Ces deux mots d'étymologies et de sémantismes bien distincts signifient là deux conceptions et deux pratiques du secret opposées mais complémentaires. La positivité de l'intériorité cordiale du secret partagé que désigne *poridad*, qui renvoie au sème d'une mise en commun d'une information précieuse, véritable « trésor de confiance », s'oppose au *segreto* conçu comme idéal d'occultation et de contrôle absolu, qui suppose un exercice de domination sans partage sur soi et sur autrui.

Le doublet *segreto/poridad* coexiste donc jusqu'au début du xvi^e siècle en Espagne et c'est le philologue Américo Castro qui a été l'un des premiers à analyser la sémantique contrastive des deux termes. Américo Castro a ainsi signalé que *poridad* est issu du latin *puritas*, et définit à la fois le secret et l'espace d'intimité cordiale que suppose son partage. Alors que *segreto*, issu du participe passé du verbe latin *secerno*, signifiant dans son sens premier « trier, tamiser le gravier », puis dans son sens second « séparer », connote le secret comme la privation, le tiers exclu du partage de l'information. En partant de cette observation très simple de l'étymologie latine, A. Castro a été le premier à identifier que dans la langue espagnole médiévale utilise ce doublet fonctionne comme des antonymes complémentaires, puisque *poridad* dit ce que l'on montre secrètement, alors que *segreto* désigne ce que l'on cache.

Américo Castro explique ainsi que *poridad* désigne *lo interior, lo íntimo* : *la poridad posee un dentro cordial y un fuera social*¹⁷. Il ajoute en outre que cette complémentarité entre le secret partagé et le secret dont on est exclu est le fruit d'une influence sémantique arabe sur le terme *poridad*. En effet, Américo Castro émet l'hypothèse d'un calque sémantique arabe pour expliquer la dérivation entre la notion initiale de « pureté » contenue

17 A. Castro, *La realidad histórica de España*, Mexico, Porrúa, 1971, p. 217.

dans l'étymon latin et le sème secondaire de *poridad* référé non plus à la pureté mais exclusivement au secret.

Le linguiste Gilbert Fabre a récemment repris et actualisé cette analyse étymologique fondatrice, en la précisant du point de vue de la phonétique historique, pour mettre en lumière un phénomène de transfert plus complexe, qu'il a identifié comme le transfert d'un arabe silencieux¹⁸. Ce doublet espagnol, *secreto/poridad*, qui existe aussi en portugais à la même époque, présente donc la grande singularité d'ouvrir le sémantisme du secret à une expérience partagée de l'intimité, ce qui le place en dehors du champ de l'exclusion ou de la tromperie qui est véhiculé par l'étymologie latine de *secreto*. Le transfert de l'arabe est ici fondamental pour remanier la signification du terme *poridad* issu étymologiquement du latin, en direction d'une ouverture du sémantisme du secret liée à la reconnaissance d'une expérience de mise en partage du for intérieur, dans une vision tout à fait laïque, indépendante de l'expérience de la communion mystique. Il est aisé de mesurer la singularité de la sémantique véhiculée par le terme de *poridad*, si l'on rappelle que dans le reste de l'Europe, les dérivations issues de l'étymon latin *secretus* enferment strictement le secret dans la logique de la rétention et de l'exclusion.

Dans une étude très suggestive, publiée en 1976 sous le titre *Évaluation étymologique et sémantique du mot secret*¹⁹, et qui fait désormais référence pour l'aire française, Arnaud Lévy avait analysé avec précision la configuration sémantique issue de l'étymon latin *secretus*, pour souligner combien le sème du secret était lié à la séparation et à l'exclusion d'un tiers, avant de soumettre cette configuration sémantique à une lecture psychanalytique. Le secret, tel qu'il s'est configuré sémantiquement dans l'aire française, s'organiserait ainsi pour Arnaud Lévy autour de trois pôles: « le savoir, la dissimulation de ce savoir, la relation à l'autre qui s'organise à partir du refus de communication du savoir²⁰ ». Cette étude d'Arnaud Lévy démontre que le sémantisme médiéval du secret engage pour l'essentiel ce qu'il nomme très justement une « technique du refus » (de parole, de savoir, de pouvoir).

Dès lors, on pourrait observer que des mots qui ne sont pas dérivés de l'étymon *secretus*, comme c'est le cas de *poridad* en Espagne, servent à désigner tout ce qui échappe au secret conçu comme « technique du refus » ou de la

18 G. Fabre, « L'expression *en poridad*, modalité d'un arabe silencieux », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 27, 2004, p. 159-169.

19 A. Lévy, « Évaluation étymologique et sémantique du mot *secret* », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1976, p. 117-130.

20 *Op. cit.* p. 117.

dissimulation. À cet égard, le sémantisme du mot *poridad* est même radicalement inverse, puisqu'il correspond à la dynamique d'une « technique du don », dans des conditions strictement privilégiées et contrôlées. Un bref exemple emprunté à l'Amadis de Gaula permet d'observer comment, dans une scène très classique de confiance, le terme *poridad* intervient pour signifier le secret dans l'acception d'intimité partagée, qui se livre grâce à un pacte de confiance mutuelle :

La reina le mandó ir, y Mabilia fue contra él y quisole besar las manos, mas él las tiró a sí, y la abraçó, y dixo :

Sobrina señora, sentémonos, y preguntarvos he cómo vos halláis en esta tierra.

- Señor -dixo ella-, vayámonos aquella siniestra, que no quiero que mi hermano oya la mi poridad.

Y Galvanes dixo riendo :

- Cierto, mucho me plaze, que no es él tal que debe oír tan buena poridad como es la vuestra y la mía ²¹.

Cette *buena poridad*, ce *bon secret* d'une entente cordiale possible uniquement dans la confiance réciproque, dont se réjouit l'un des personnages d'Amadis est, on le voit, à l'opposé de « la technique du refus » de la parole dont Arnaud Lévy avait analysé la configuration sémantique dans le mot *secretus*. Il faut donc aussi prendre en compte dans le lexique du secret des termes qui échappent à la logique du refus et qui, comme c'est le cas de *poridad*, engagent le secret comme un espace de révélation et de loyauté, c'est-à-dire d'ouverture pacifiée de la conscience. Sous l'influence culturelle arabe, le lexique du secret apparaît dans l'Espagne du Moyen Âge fortement structuré par la question de l'intimité et du for intérieur, du secret partagé dans l'amitié et la confiance, mais un rapide panorama européen révèle d'autres lignes de partages sémantiques dans les langues romanes.

Les médiévistes français ont ainsi cartographié avec précision la diversité du vocabulaire du secret pour faire apparaître d'autres doublets sémantiques importants, qui ne fonctionnent pourtant pas sur le modèle intériorité/extériorité mobilisé dans le doublet *secretus/poridad*. Dans la thèse que Frédérique le Nan a consacrée à une étude lexicale et littéraire du secret dans la littérature arthurienne aux XII^e et XIII^e siècles, il apparaît une polarisation du lexique entre deux ordres bien distincts du secret. D'une part, l'ordre trans-

21 *Amadis de Gaula*, t. 1, Madrid, Imprenta de M. Pita, 1838, p. 142.

endant du mystère divin qui est désigné par le mot *secroi* ou *secré*²² c'est-à-dire la dérivation savante de l'étymon latin *secretus*. En usage parallèle et non-concurrent, il existe dans le français médiéval des termes qui réfèrent tous à des secrets dans les affaires humaines et temporelles (*celer, conseil, repostailles*)²³. L'évaluation de la positivité du secret est alors la suivante: les secrets marqués par la grandeur divine et proches de l'ineffable sont profondément valorisés (comme c'est le cas pour le secret du Graal), alors que les secrets humains sont connotés négativement car associés au solipsisme (par exemple pour la figure d'Arthur), ou à la manipulation.

Par ailleurs, la revue de médiévistes *Questes* dans son numéro spécial « Secret, public, privé » aborde le lexique du secret à partir d'autres corpus littéraires médiévaux, tels que les fictions épistolaires, les miroirs des princes ou encore la poésie lyrique. Comme l'observe la coordinatrice du volume, Clémence Revest, dans un cadre strictement humain et non référé au sacré, le lexique médiéval du secret dans ce type de textes permet essentiellement de suivre la distinction entre sphère publique et la sphère privée²⁴.

Qu'il s'agisse donc de la scène théologico-judiciaire ou de la littérature de fiction, le champ sémantique du secret est traversé au Moyen Âge par une tension constante entre secret transcendant et secret humain. Cependant, il serait sans doute erroné d'axer l'intégralité du lexique du secret sur cette seule opposition entre sacré et profane. La richesse du lexique du secret à l'intérieur même de l'immanence du champ strictement humain, comme en témoignent le doublet *poridad/secretio* ou encore la série *celer/conseil/repostailles* en français, montrent la grande plasticité et surtout la grande variabilité des usages profanes du secret. Ces pratiques supposent des configurations spécifiques entre le singulier et le collectif, c'est-à-dire entre le privé et le public, dont les frontières vont profondément évoluer à l'époque moderne.

22 F. Le Nan, *Le Secret dans la littérature narrative arthurienne (1150-1250). Du lexique au motif*, Paris, Champion, 2002.

23 « Le mot *secré* appartient avant tout à la sphère référentielle du divin, ou plus exactement comme un acte prudent vis-à-vis d'une uniforme orthodoxie religieuse. Son domaine d'emploi s'ouvre sur le magique et le divin ». *Op. cit.* p. 50.

24 « Secret, public, privé », Dir. C. Revest, *Questes, Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, 16, 2009, p. 85.

Arcanes/arcanidad: le lexique d'un contrôle absolu du secret à l'époque moderne

En Espagne, le fait le plus marquant et le plus révélateur du remaniement du lexique du secret à l'époque moderne est la disparition très rapide de l'usage du terme *poridad* au cours du XVI^e siècle. Ce terme ne reste plus employé que dans des proverbes, ou dans la locution « *en poridad* », qui signifie « en cachette », « en secret ». Le linguiste Stephen Dworkin a proposé des hypothèses fonctionnelles pour expliquer la disparition du terme courant très courant *poridad* au profit de *secreto* (qui était au Moyen Âge inscrit dans un registre érudite). Il remarque ainsi que *poridad* n'a pas permis la formation d'adjectif, contrairement à *secreto*, qui fonctionne de manière plus souple à la fois comme substantif et comme adjectif²⁵. Toutefois, au-delà de ces hypothèses linguistiques, on peut aussi s'interroger sur l'importance déterminante de la sémantique même du secret dans la reconfiguration profonde du lexique qui touche toutes les langues romanes.

Dans l'aire hispanique, le déplacement sémantique est particulièrement lisible dans les nouveaux mots qui apparaissent pour désigner le secret. Ces innovations lexicales, toutes d'un registre de langue érudite, s'imposent dans la littérature morale et le langage courtisan, au travers de termes tels que *oculto/ocultación* et surtout *arcano*, accompagné de son substantif plus rare *arcanidad* que l'on retrouve, par exemple chez Gracián, pour désigner la capacité de l'homme supérieur à exercer un contrôle absolu sur sa parole et ses passions. Il définit ainsi dans *Oráculo manual y arte de prudencia* la maîtrise volontaire du secret comme une forme de domination souveraine, à la fois sur soi et sur autrui :

La arcanidad tiene visos de divinidad. El fácil a hablar cerca está de ser vencido y convencido²⁶.

Avec la perte du mot *poridad*, et l'émergence radicalement différente du terme *arcanidad* et de son adjectif *arcano*, le *sémantisme global du secret* semble s'orienter progressivement au XVII^e en Espagne dans le sens exclusif de la rétention volontaire de l'information. Le terme *oculto* redouble cette accep-

25 S. Dworkin, « Cambio léxico en el Medievo tardío: la pérdida del español antiguo: *Esleer y poridad* », *Revista de Historia de la Lengua Española*, 1, 2006, p. 31-43.

26 B. Gracián, *Oráculo manual y arte de prudencia*, 160, Ed. M. Romera Navarro, Madrid, CSIC, 2003, p. 317.

tion, toujours dans le registre savant. On trouve ainsi chez Saavedra Fajardo des maximes qui font de l'occultation une sorte d'impératif catégorique des maximes de gouvernement au xvii^e siècle. Le terme *arcanidad* témoigne en outre d'une profonde porosité entre le lexique de la politique et celui de la morale, qui est particulièrement manifeste dans la définition que donne le *Diccionario de Autoridades* du terme « *arcanidad* » au début du xviii^e siècle :

Arcanidad: Cosa recóndita que uno reserva en sí: como noticia especial, máxima de estado, resolución y secreto confiado, y assí otras cosas: y assí del que presume tener grandes inclusiones con los Ministros del Gobierno y habla palabras preñadas y misteriosas, se dice que es hombre de muchas arcanidades. Es voz de uso moderno, introducida por los que se precian de cultos en el lenguaje.

Le terme *arcanidad* est lié aux secrets effectifs dont s'enveloppe l'exercice pratique du pouvoir aussi bien qu'à l'ostentation d'un style mystérieux qu'affectionnent les hommes d'État, tout particulièrement sous le ministériat d'Olivarès²⁷. La définition accorde au mot une valeur de cultisme et l'inscrit entièrement dans le registre politique, lié aux *arcana imperii*.

Les autres langues romanes connaissent la même innovation mais avec des transferts sémantiques qui ne sont pas aussi exclusivement liés au champ politique des *arcana imperii*. Le mot *arcanus*, du latin *arcanus* (de *arx*, forteresse ou de *arca*, coffre), apparaît en français sous la forme *arquenne* ou *archane* dès le début du xv^e siècle et on voit à la fin du xvi^e siècle employé dans le registre savant puis dans le langage de cour, comme en Espagne et en Italie (*arcana* dans les deux langues). Toutefois, le mot, utilisé initialement en latin dans un sens magico-religieux est tout d'abord intégré en français à la Renaissance au vocabulaire technique de l'alchimie et de la médecine, pour désigner les « remèdes » ou les « potions » secrètes²⁸. Le terme *arcanus* devient à partir du xvi^e siècle par extension un secret technique de fabrication, pertinent pour désigner dans d'autres domaines du savoir, la maîtrise du pouvoir par la stratégie de l'occultation, qui enserme désormais le secret dans le sémantisme d'une technologie du contrôle.

En France, *arcanus* entre au xvii^e siècle dans le registre moral, sans toutefois que l'on puisse observer comme en Espagne une forte connotation politique issue des *arcana imperii*. Le terme *arcanus* s'emploie plutôt chez les moralistes

27 A. Delage, « Tacitisme et hyper-tacitisme. Les écritures du secret politique dans l'Espagne du xvii^e siècle », *Le partage du secret. Cultures du dévoilement et de l'occultation en Europe du Moyen Âge à l'époque moderne*, Armand Colin, Paris, 2013, p.305-328.

28 M. Senellart, *op. cit.* p. 252.

français, comme l'a remarqué Louis Van Delft, pour métaphoriser l'analyse morale comme une science du for intérieur, proche de celle de l'anatomiste pour le corps ou du naturaliste pour le monde vivant, car le moraliste « scrute le fond du cœur, tout comme les naturalistes les arcanes de la nature²⁹ ».

Molière a d'ailleurs mis en scène de manière comique cette vogue des arcanes et d'une pseudo-scientificité de l'analyse des mystères insondables de l'âme dans la culture mondaine. Il fait ainsi dire à Pancrace dans *Le Mariage forcé*, une tirade hautement parodique qui mime les latinismes et les nouveaux lieux communs d'une fascination aristocratique pour les secrets de l'âme. Alors que Sganarelle veut simplement confier son projet de mariage, Pancrace disserte sur le statut même de la parole :

Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. [...] C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus³⁰.

Dans le domaine hispanique, la diffusion et les usages du mot issu du latin *arcana* sont beaucoup plus marqués par des connotations politiques, dans un phénomène de transfert avec les *arcana imperii*, qui traverse cependant toute l'Europe. Pour cette généalogie plus politique du sémantisme de *arcana* qui prévaut dans l'Europe du Sud, l'influence de l'Italie est sans doute déterminante. L'Italie voit en effet se développer dans la deuxième moitié du xv^e siècle une abondante littérature morale concernant l'art du secret politique et de la dissimulation sociale, qui noue ainsi de manière particulièrement profonde le lexique de la morale, de la sociabilité courtisane et de la politique dans l'exposition d'une méthode du secret. Parmi les traités plus connus figurent *Della dissimulazione onesta*, de Torquato Acetto et l'ouvrage antérieur, publié à Venise en 1598, par Scipione Ammirato sous le titre *Della segretezza*. Tous deux proposent une technologie raffinée du secret qui doit garantir l'efficacité de l'action et ils représentent l'avènement d'un régime nouveau de la conception du secret qui va essaimer rapidement dans toute l'Europe du xvii^e siècle. Fernando de la Flor a analysé pour la culture hispanique ce tournant moderne en soulignant pour l'Espagne l'importance de l'influence italienne dans ce nouvel « art du secret » baroque. De la même manière, Jon Snyder étudie la série de transferts qui engendre en Europe une inflation moderne sans précédent d'une culture du secret qui devient, selon le mot de Montaigne, « l'une

29 L. Van Delft, *Les spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Presses de l'Université Laval, Laval, 2005, p. 31.

30 Molière, *Le mariage forcé, Répertoire du théâtre français*, t. 1, Paris, Rignoux, 1826, p. 545.

des plus notables qualités de ce siècle »³¹. Enfin, en France, Fernand Hallyn a pu démontrer l'importance de cette culture du secret y compris dans la philosophie et la science, c'est-à-dire loin des milieux courtois où on l'observe d'ordinaire. Il a en effet étudié avec précision la rhétorique de la dissimulation chez Descartes, pour souligner sa grande proximité avec l'impératif de cryptage dans *la arcanidad* tel que le formulait Gracián. De la sorte, la célèbre déclaration de jeunesse de Descartes, *Larvatus prodeō*, « j'avance masqué », devient une sorte d'emblème pour l'ensemble de l'exercice de la pensée à l'époque baroque, y compris dans le champ de la réflexion philosophique et scientifique³². Le masque, la dissimulation et le secret deviennent dès lors la garantie de l'exercice de la libre pensée critique ou d'une sauvegarde des droits individuels, bien au-delà de la question de la licéité du mensonge politique³³.

Cette généralisation des stratégies de dissimulation dans l'ensemble des champs du savoir et des pratiques sociales se produit cependant sous une modalité particulière dans l'aire hispanique. Le terme *arcanidad* réactive dans le langage érudit un concept politique, celui des *arcana imperii*, en l'étendant très loin de son contexte philosophique originel, pour l'intégrer une culture de cour et un imaginaire social et littéraire. Le champ philosophique des *arcana imperii* a été initialement exploré par Ernst Kantorowicz, qui éte le premier à analyser les origines médiévales d'un concept qui a envahi la pensée politique au xvii^e siècle en Europe, au point de devenir ce qu'il nomme un « concept absolutiste ». Dans un article fondateur, « Mystères d'État. Un concept absolutiste et ses origines médiévales »³⁴, il analyse le lien entre les secrets et des mystères d'État au xvii^e siècle et l'ecclésiologie médiévale. L'analyse de Kantorowicz a été l'une des premières à poser avec clarté l'importance politique des *arcana imperii*, dans la construction d'une nouvelle rationalité étatique moderne, mais cette lecture a été profondément révisée par des historiens qui ont rendu aux « mystères d'état », aux *arcana imperii* leur origine antique et non exclusivement médiévale. Michel Senellart a ainsi pu montrer que l'abondant lexique

31 J.R. Synder, *Dissimulation and the Culture of Secrecy in Early Modern Europe*, University of California Press, Los Angeles/Londres, 2009.

32 F. Hallyn, « *Le langage confus qui règne dans les pays d'Inquisition*. Descartes et la rhétorique de la dissimulation », *Revue Poétique*, 142, 2005, p. 131-151.

33 Nous renvoyons à ce sujet à l'article de J.-P. Cavaillé, « Mensonge et politique au début de l'âge moderne », Les Dossiers du Grihl [En ligne], *Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Secret et mensonge. Essais et comptes rendus*, URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/5936>; DOI : 10.4000/dossiersgrihl.5936

34 E. Kantorowicz, « Mystères de l'État. Un concept absolutiste et ses origines médiévales », *Mourir pour la Patrie*, Paris, Gallimard, 1984, p. 79-89.

des arcanes politico-morales qui s'impose au xvii^e siècle en Europe ne trouve pas son origine dans une conception théologico-politique médiévale, mais bien dans la redécouverte de l'œuvre de Tacite à la fin du xvi^e siècle. Michel Senellart insiste en effet sur l'absence radicale d'horizon mystique dans le lexique des arcanes politiques tel qu'il se reconfigure dans l'Europe du xvii^e siècle :

Parler des *arcana* n'est donc pas perpétuer une vision théologique du pouvoir, mais au contraire revenir à la problématique ancienne, refoulée par des siècles de théologie, de la science du gouvernement. Les *arcana*, puisqu'ils sont le concept même de l'oubli de la science politique dans la pensée chrétienne, loin de marquer le point de fusion mystique du spirituel et du temporel, remplissent au sein du discours de la souveraineté une fonction antithéologique³⁵.

La dimension antithéologique de l'expression latine empruntée à Tacite des *arcana imperii* est effectivement tout à fait présente dans le sémantisme espagnol de *arcanidad*, puisque l'on voit bien que ce type de maîtrise virtuose du secret ne rencontre jamais la dimension spirituelle du mystère divin et témoigne donc d'une dimension exclusivement immanente de l'effectivité de la dissimulation. Sans pour autant rattacher ce terme au libertinage érudit, qui est hors de l'aire culturelle espagnole à l'âge baroque, il faut néanmoins remarquer que la charge politique qu'implique le terme *arcanidad* relève d'une démystification profonde des pratiques de gouvernement et de la vie intime, puisque le secret est devenu une technique du leurre.

Au terme de ce parcours, nous avons pu retracer quelques-unes des reconfigurations du champ sémantique du secret en Europe, et tout particulièrement dans l'aire hispanophone, dans laquelle se produit de manière simultanée l'émergence du terme *arcanidad* et la disparition du mot *poridad*. Ces évolutions dans le lexique du secret témoignent d'une série de mutations décisives dans la culture occidentale du secret à l'âge moderne. S'éloignant du pacte de la foi donnée ou du mystère de l'ineffable, le secret moderne se structure presque exclusivement autour du couple *simulatio/dissimulatio*. Pour autant, la question de la positivité des régimes du secret ne cesse de se poser : si « le bon secret », autrefois désigné par la *poridad* à l'époque pré-moderne était celui de la confiance mutuelle, la question est reconduite à l'âge moderne. L'abondante littérature baroque qui s'interroge sur la licéité du secret ne cesse en effet de chercher les conditions possibles d'une mise au secret bénéfique, au prix de la difficile casuistique d'une « honnête dissimulation », que l'âge des Lumières

35 M. Senellart, « Mystères, secrets, stratagèmes », *Les arts de gouverner. Du régime médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, p. 248.

critiquera par la suite comme un système de justification de l'arbitraire de la Raison d'État pour le despotisme d'Ancien Régime.

De telles interrogations et de tels débats sur la positivité du secret peuvent nous permettre de mieux évaluer les contraintes qui pèsent sur les définitions d'une légitimité du secret dans des régimes démocratiques contemporains, et c'est sans doute cela que nous avons cherché à « sauver » du Grand Siècle, comme le suggérait C. Jouhaud. En effet, les mots du secret, qu'ils soient pré-modernes ou modernes, nous permettent de nous projeter au-delà, ou au moins d'une autre manière, dans nos propres mots contemporains : la « transparence », mais aussi la revendication d'un droit démocratique à « tout dire³⁶ ».

36 Nous renvoyons pour la période contemporaine à l'analyse approfondie de Philippe Roussin. P. Roussin, *Misère de la littérature, terreur de l'histoire. Céline et la littérature contemporaine*, Paris, Gallimard, 2007, p. 623.